

JEAN-PAUL CLARENS

---

# BOLIVAR

SA VIE

SON ŒUVRE

(L'histoire est une résurrection.)

J. MICHELET

---

BORDEAUX

IMPRIMERIE NOUVELLE A. BELLIER & C<sup>ie</sup>

16 — rue Cabirol — 16

---

1884

87.040324

689cjp







Po  
316

300







987.040924  
B689cjp.

JEAN-PAUL CLARENS

---

# BOLIVAR

SA VIE

SON ŒUVRE

(L'histoire est une résurrection.)

J. MICHELET

---

BORDEAUX

IMPRIMERIE NOUVELLE A. BELLIER & C<sup>ie</sup>

16 — rue Cabirol — 16

—  
1884

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE  
MUSEUM DE L'ÉCOLE  
PARIS







DÉDIÉ

A SON EXCELLENCE

LE GÉNÉRAL GUZMAN BLANCO

PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS

DE

VÉNÉZUÉLA







*A l'extrémité nord de l'Amérique Méridionale s'étend un vaste territoire qui porte aujourd'hui le nom de Vénézuëla.*

*Sa superficie est considérable, puisqu'elle se chiffre, au moins, par trente-six mille lieues carrées.*

*Une végétation luxuriante couvre la majeure partie de cette contrée, où règne, sans interruption, un climat exceptionnellement tempéré.*

*De hautes chaînes de montagnes, dont les plus élevées atteignent 4,500 mètres de hauteur, sillonnent le Vénézuëla.*

*On peut considérer le pays comme divisé en trois zones de température.*

*La première, de 2,000 à 4,500 mètres au-dessus du niveau de la mer; à cette élévation, le thermomètre marque de 1 à 16 degrés. Puis viennent deux zones différentes : celle de 600 à 2,000 mètres, où la température varie de 16 à 25 degrés; et enfin la troisième, du niveau de la mer, à 600 mètres, où le thermomètre centésimal atteint de 25 à 30 degrés.*

*Pour compléter notre exposé topographique de cet*



important territoire, nous dirons que sa superficie de trente-six mille lieues carrées peut être évaluée comme suit, en chiffres ronds : 22,000 en plaines, 9,000 en hautes montagnes, 7,000 en lacs, 2,300 en terrains ou espaces marécageux, 221 en petits lacs ou étangs, et 1,500 en hauts plateaux.

Le littoral du Vénézuëla, baigné presque entièrement par la mer des Antilles, est de 1,500 kilomètres. Il va de la Péninsule de Goajira jusqu'à l'île de la Trinité.

Des fleuves considérables prennent leur source dans le Vénézuëla; on peut, sans exagérer, estimer leur nombre à plus de 1.000. Les sept principaux sont l'Orénoque, le Guaviare, le Meta, l'Apure, le Caroni, le Cuyuni et la Guainia.

Des rivières moins importantes viennent ensuite; on en compte une vingtaine à peu près. Les principales sont : le Caura, l'Arauca, le Guarico, etc., etc.

Outre ces cours d'eaux, qui fertilisent les plaines si fécondes du Vénézuëla, ce pays possède encore de véritables mers intérieures, si l'on peut donner ce nom, vu de leur immense étendue, aux lacs de Maracaïbo et de Valencia, dont l'évaporation constante augmente étonnamment la richesse du sol.

Les plaines agricoles du Vénézuëla produisent avec une merveilleuse facilité les denrées les plus utiles à l'alimentation. Le café, le cacao, l'orge, le sucre, l'indigo, le blé, le riz, le maïs, poussent là-bas sans grands frais de culture, tant la bonté du sol est remarquable. La vigne, assez répandue dans ces contrées, donne deux récoltes par an, tout comme le cacao.



Quant aux fruits, leur nombre est fort grand : plus d'une soixantaine d'espèces différentes y croissent jusqu'à pleine maturité.

Les essences de bois sont aussi très nombreuses au Vénézuéla ; on en connaît plus de trois cents.

Les bois de construction et d'ébénisterie sont particulièrement recherchés. Certaines huiles, la gomme et la résine, sont extraites là-bas en grande abondance.

Le rapide exposé des richesses végétales de cet immense pays, que malheureusement on ne connaît pas assez, prouve combien l'émigration serait utile dans ces contrées, où le manque de bras est cause de la limitation forcée de la culture actuelle, au moins celle qui alimente l'exportation. Ainsi le café, le cacao, l'indigo et le coton, ces deux derniers produits en faible quantité, sont-ils les seules denrées qui aient cours sur les marchés Européens. Quant au bétail, il se multiplie dans les plaines à l'état sauvage et sans aucun soin.

Comment se fait il donc que, devant une semblable fécondité et avec des conditions climatiques aussi exceptionnelles, l'émigration ne vienne pas en peu d'années suppléer au manque de travailleurs de cette admirable contrée ?

Nous savons que le gouvernement éclairé du général Guzman Blanco serait on ne peut plus favorable à des tentatives sérieuses de ce genre.

Mais malheureusement, avec ses bons côtés, l'émigration en a aussi de mauvais, quand elle se fait par exemple d'une manière artificielle et peu réfléchie.

En général, les émigrés sont gens d'une indolence et d'une paresse inimaginables.



*Ils partent pleins d'illusions bizarres et saugrenues sur leur existence nouvelle. La plupart, selon le mot d'un homme d'esprit, croient n'avoir même pas besoin de gratter la terre du bout des ongles pour ramasser l'or ; se baisser est, par avance, tout ce qu'ils consentiraient à faire. C'est, hélas ! rigoureusement vrai. Aussi, jusqu'à présent, plusieurs essais de colonisation par les Italiens n'ont-ils pas été couronnés de succès. Mais, cependant, viendra un jour où les agglomérations en Europe deviendront de plus en plus impossibles.*

*Peut-être comprendra-t-on bientôt que la centralisation excessive est une des causes les plus sérieuses du paupérisme, qui n'existe pas dans les campagnes à l'état aigu ; et alors des émigrants résolus au travail, mais à un labeur sérieux, viendront-ils exploiter sur le sol du Vénézuéla les richesses incalculables que renferme cette terre de prédilection.*









SIMON BOLIVAR



# BOLIVAR

ET

## LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE

---

### I



NOUS avons cru utile, avant de retracer l'existence glorieuse du général Bolivar, de donner sur le Vénézuéla et cette partie du Continent américain quelques détails topographiques.

Notre première tâche accomplie, il nous reste maintenant à esquisser la physionomie de l'homme de guerre, du législateur, et du patriote, dont le nom a, depuis près d'un siècle rempli le monde de son prestige.

Notre but, dans le cours de cette modeste étude, sera de rappeler à nos contemporains ce que fut



Bolivar, ce citoyen extraordinaire doué d'une si indomptable énergie pour la libération de son pays, depuis de longs siècles sous le joug Espagnol.

On verra, nous l'espérons, quelle prodigieuse activité, quelle force de caractère, quelle décision surprenante il a fallu à ce grand patriote, pour mener à bonne fin la tâche gigantesque, qu'il entreprit avec des moyens d'action très certainement insuffisants, pour une autre nature que la sienne.

Quand on se reporte par la pensée à la guerre de l'Indépendance, dont Bolivar fut l'instigateur et le héros, l'imagination a peine à concevoir l'importance des difficultés vaincues, des obstacles surmontés, tant ces choses sont hors de proportion avec ce qui nous entoure aujourd'hui.

Lorsqu'on songe aux immenses étendues à parcourir dans cette partie de l'Amérique méridionale, lorsqu'on est à même d'apprécier, dans une exacte mesure, la grandeur des efforts mis en œuvre pour entreprendre une guerre dans des conditions aussi défavorables, l'historien lui-même recule épouvanté devant une odyssee comme celle de Bolivar.

Sans routes, à plus forte raison sans voies ferrées, le libérateur de l'Amérique du Sud n'en a pas moins franchi des espaces illimités, et cela avec une rapidité inconcevable, livrant sur son chemin des batailles



meurtrières qui devaient, après bien des vicissitudes, lui assurer comme triomphe définitif, la délivrance de sa patrie.

Nous allons brièvement redire les phases de cette guerre de Titan, où sombra la puissance espagnole sur le Continent américain, heureux si, grâce à nos faibles efforts, la mémoire du grand général et de l'homme d'État parvient à se revêtir d'un nouveau lustre.





IMON BOLIVAR naquit à Caracas en 1783. Issu d'une des plus nobles familles du pays, il vint en Europe à l'âge de dix-sept ans pour compléter son éducation.

Après avoir terminé ses études, il se maria à Madrid avec une jeune fille appartenant à la noblesse espagnole. Au bout de peu de mois, pris au cœur par la nostalgie de son pays, il quitta l'Europe et revint avec sa femme au Vénézuéla : c'était en 1801.

Mais au milieu des siens, à Caracas, moins d'un an après, il eut le malheur de perdre la compagne de sa vie, qu'il aimait d'un amour profond et dévoué. Cette mort fut pour Bolivar un chagrin cruel dont la trace se fit sentir jusqu'à son dernier jour.



Désireux de fuir les lieux qui lui ravivaient d'amers regrets, Bolivar revint en Europe. Il vécut quelque temps à Paris, et se décida peu à près à faire un voyage d'excursion, espérant y trouver le soulagement de sa douleur.

Il parcourut donc successivement l'Italie, la Hollande et l'Allemagne, étudiant les mœurs et la législation de ces différents pays, mûrissant son esprit aux choses du gouvernement des peuples, et enrichissant son propre fonds de connaissances nouvelles, au sein de ces civilisations diverses.

Ce voyage terminé, Bolivar s'embarqua pour les Etats-Unis, dont le prodigieux développement séduisait sa nature aventureuse ; il y séjourna quelques mois, et finit par revenir à Caracàs, en 1804, à l'âge de vingt-deux ans.

Là, sans avoir pris une part active aux affaires politiques de son pays, il fut appelé par le Gouvernement révolutionnaire de 1810 à remplir à Londres une importante mission diplomatique.

Bolivar l'accepta et partit pour l'Angleterre.

A son retour (décembre 1810), déjà envahi par ce souffle de patriotisme qui devait lui faire accomplir de si grandes choses, il s'incorpora à l'armée républicaine, alors sous les ordres du général Miranda.



Mais, après avoir pris part à plusieurs combats, les Patriotes ayant été vaincus partout dans leur tentative de soulèvement, il fut obligé de s'expatrier avec ses compagnons d'armes, et, c'est en Nouvelle-Grenade qu'il se rendit.



### III



cette époque ce pays venait de proclamer son indépendance.

Bolivar, que ses insuccès précédents n'avaient point découragé, sollicita et obtint un commandement.

Avec des troupes peu nombreuses il chassa les forces espagnoles de tout le territoire du *Magdalaine*, délivra peu à près *Santa-Marta*, et, se frayant un passage au milieu des tirailleurs ennemis, il arriva à *San José de Cucuta*, où il livra une grande bataille qui le mit en possession de la ville.

Mais ce n'étaient là qu'engagements préliminaires ; car la pensée constante de Bolivar était de délivrer son pays. L'Indépendance du Vénézuéla, voilà son unique préoccupation, son rêve obsédant !...



Aussi, pour réaliser ce sublime projet, il demanda un corps d'armée au Congrès grenadien pour pénétrer dans sa patrie et en chasser les Espagnols.

Le Gouvernement de la Nouvelle-Grenade, reconnaissant les services rendus au pays par l'éminent homme de guerre, accorda à Bolivar ce qu'il demandait. Celui-ci partit donc aussitôt; il marcha sur Mérida, et y réinstalla le Gouvernement républicain.

Pendant ce temps, les Espagnols, effrayés de la nouvelle apparition du général au Vénézuëla, redoublaient d'efforts pour soumettre les populations de plus en plus électrisées par la présence, sur leur territoire, de l'homme extraordinaire dont la renommée grandissait de jour en jour.

Ce fut une guerre sans trêve ni merci : les blessés, les femmes, les enfants et les vieillards étaient impitoyablement massacrés par les Royalistes.

Alors, en face de cette lutte d'extermination de peuple à peuple, Bolivar s'arma d'énergie, et, sentant que, sans une décision terrible, c'en était fait de la liberté, il lança de *Trujillo* (le 15 juillet 1813) le mémorable décret ainsi conçu :

« *Espanoles y Canarios, contad con la muerte aun siendo inocentes!*



« *Américanos contad con la vida aun siendo culpables!* »

« Espagnols et Canariens, innocents ou coupables, comptez sur la mort ! Américains, coupables ou non, comptez sur la vie. »

Cette proclamation, d'une concision frappante, et inspirée comme de justes représailles aux atrocités commises par les Espagnols, est le résumé de la nature indomptable de Bolivar. Son laconisme significatif produisit une impression terrible et rallia bien des indécis : « *Il suffit que vous soyez Espagnols pour mourir ! Américains, venez à moi, et vous aurez la vie sauve !* »

Dès ce jour, les dominateurs étrangers comprirent quel adversaire ils avaient en face d'eux ; dès ce jour la fortune de Bolivar fut assurée, car malgré quelques éclipses momentanées de son étoile, malgré des revers et de dures vicissitudes, l'effet était produit, et l'indépendance de l'Amérique du Sud devait plus tard être le fruit de cet acte de suprême énergie !

Je sais que des historiens ont apprécié de différentes sortes la proclamation de *Trujillo*, et ont même cherché à amoindrir, par son esprit soi-disant sanguinaire, la grandeur morale de celui qui l'a signée.

Peu importe ! L'homme qui a le courage d'assumer sur lui de semblables responsabilités n'est pas un homme ordinaire, et il faut, pour conduire sans fai-



blesse une tâche inaugurée par un tel programme, plus que la volonté commune, plus que l'enthousiasme d'un jour !

Du reste, le décret fameux porta ses fruits.

Tout le pays était occupé par les Espagnols. Bolivar, que rien ne pouvait arrêter, augmentait sans cesse ses troupes, prenait à l'ennemi des armes et des munitions, et après plusieurs combats partiels livrés par ses lieutenants, il engagea une bataille célèbre à l'endroit que l'on appelle *Los Pegones*.

Tous les royalistes furent tués ou faits prisonniers. Mais ceux-ci eurent la vie sauve, car Bolivar ne mit jamais rigoureusement en pratique la teneur excessive de son décret.

Après cette mémorable journée, le général fit à Caracas une entrée triomphale, et il y fut proclamé *Libérateur de la Patrie* !

Enfin, comme chef de l'armée révolutionnaire, il assumait sur lui le pouvoir dictatorial.

D'autres victoires se succédèrent rapidement. Mais la fortune devait encore se retourner contre les Républicains, et à la fin de 1814, Bolivar dut quitter le Vénézuëla avec ses principaux compagnons.

Durant la période précédente, il nous faut signaler plusieurs faits d'armes très remarquables, parmi lesquels le combat de *San Mateo* (mars 1814), où,



presque écrasé sous le nombre, Bolivar parvint à se soutenir pendant trente jours de lutte, et finit par vaincre à la fin, grâce à sa présence d'esprit, et à l'habileté de ses dispositions stratégiques.

C'est à une de ces batailles qu'eut lieu l'action héroïque de l'officier *Antonio Ricaurte* qui, chargé de la garde du parc d'artillerie et se trouvant envahi par des forces considérables, mit lui-même le feu aux poudres, et sauta glorieusement avec les envahisseurs.

Une victoire éclatante fut la conséquence de ce fait, car les Royalistes, troublés et pris de terreur, abandonnèrent l'offensive et battirent immédiatement en retraite.



#### IV



Nous avons dit tout à l'heure que Bolivar avait dû s'expatrier ; c'est à Kingstown, aux Antilles, qu'il se réfugia. Ses jours y furent mis en danger pour la première fois. Un de ses domestiques, soudoyé par les Espagnols, tenta de l'assassiner ; mais le général échappa par miracle à son meurtrier.

Voici en quelles circonstances : c'était la nuit ; Bolivar ne couchait jamais que dans un hamac. Or, à ce moment, il habitait la même chambre qu'un de ses compatriotes, le vénézuélien Amestoy, qui lui, au contraire, sommeillait ordinairement sur un lit.

Il arriva que ce soir-là Amestoy, étant rentré plus tôt que le général, trouva son hamac libre, et, comme la chaleur était accablante, il s'y étendit avec l'intention de reprendre sa couche lorsque Bolivar serait de retour.

Quelques minutes après ce dernier rentra ; mais,



comme son compagnon dormait du plus profond sommeil, il ne voulut point le réveiller et se mit incontinent dans le lit du dormeur.

Ce bon procédé lui sauva la vie, car l'assassin, croyant le Libérateur à sa place accoutumée, enfonça un poignard dans la poitrine de l'infortuné Amestoy, dont la mort, par une fatalité bizarre, préserva l'illustre général.





N an s'écoula sans que le libérateur put trouver les moyens de tenter un nouvel effort pour reconquérir sa patrie. Enfin, des circonstances inespérées rendirent possible à Bolivar une descente sur le territoire vénézuélien.

La cause de ce revirement inattendu est trop extraordinaire pour ne point s'y arrêter quelques instants.

Pendant son séjour aux Antilles, un armateur de Curaçao, Louis Brion, possesseur de grands biens, s'éprit du génie et de la personne de Bolivar. Une passion véritable, un culte enthousiaste s'ensuivirent.

Dès lors, cet homme, voulant s'attacher à la fortune du libérateur, lui offrit ses richesses et son crédit pour reprendre l'œuvre de délivrance si malheureusement interrompue. Le général accepta pour son



pays le concours dévoué de ce fanatique de sa destinée.

On arma donc une flotille ; Louis Brion en eut le commandement, et de la sorte, avec des munitions et une poignée d'hommes, Bolivar débarqua sur les côtes du Vénézuéla en mai 1816.

Sa petite armée atteignait à peine le chiffre de 250 soldats, mais tous aguerris et prêts aux sacrifices. Trois années s'écoulèrent dans des luttes incessantes, avec des succès et des revers, sans que le pays fût complètement débarrassé.

Les Espagnols, cependant, ne reculaient devant aucun moyen pour venir à bout de cette formidable insurrection.

En avril 1818, le général Lopez, s'étant informé de l'endroit où dormait Bolivar, confia au capitaine Renovalès la triste mission de pénétrer dans le camp ennemi et d'assassiner son redoutable adversaire. Renovalès put arriver par la ruse jusqu'au lit de Bolivar, et, dans la demi-obscurité de la tente, il fit feu sur lui en prenant aussitôt la fuite, sûr qu'il était d'avoir accompli son lâche forfait.

Mais le libérateur qui, heureusement, était éveillé au moment où l'officier de service questionnait Renovalès, eut un pressentiment qui préserva ses jours.

Peut-être reconnut-il l'accent péninsulaire dans la



voix de cet homme qui demandait à le voir. Mais il quitta précipitamment sa couche, et ainsi la balle de l'assassin, qui lui était destinée, ne put l'atteindre.

Le 15 février 1819, Bolivar installa à *Guayana* un Congrès auquel il soumit sa conduite, et voulut se démettre entre ses mains de l'autorité suprême. Mais le Congrès, voyant quel usage merveilleux le général faisait de son pouvoir illimité, ne voulut point accepter sa démission, et Bolivar fut de nouveau investi de la dictature.



## VI



CE fait marque la fin de la seconde période de la guerre de l'Indépendance; et, comme nous allons le voir, le libérateur était destiné à de perpétuelles allées et venues sur le territoire américain, pour faire face aux ennemis, qui reprenaient d'un côté ce qu'ils avaient perdu de l'autre. En effet, au moment où la libre possession du Vénézuéla semblait lui être assurée, Bolivar apprit que les Royalistes avaient presque reconquis la Nouvelle-Grenade, où il les avait quelques années auparavant victorieusement combattu.

Sa détermination fut immédiate. Il établit dans sa patrie divers corps d'armée pour maintenir l'ordre, le cas échéant, et marcha avec trois mille hommes seulement sur la Nouvelle Grenade, qu'il trouva investie par des troupes considérables.



Certes, la situation était des plus graves et des plus critiques. Mais rien ne pouvait affaiblir l'indomptable courage de Bolivar.

Le 25 juillet, il attaqua en personne les Espagnols à *Pantano de Vargas*. Le 3 août suivant, il livra un second combat, et le 5, il occupa la ville de *Tunja* avec le parc d'artillerie qu'elle renfermait.

Toujours à la poursuite des ennemis qui se concentraient de nouveau pour une action décisive, le général leur livra, dans les environs du pont de *Boyacca*, une des batailles les plus mémorables de la guerre de l'Indépendance, où fut détruit à jamais le pouvoir espagnol en Nouvelle-Grenade.

Dans cette terrible journée, l'armée royaliste resta *tout entière* sur le carreau; 50 soldats seulement purent, en prenant la fuite, échapper au vainqueur.

Les armes, les munitions, l'artillerie, les chevaux, tout vint renforcer l'armée républicaine.

Averti de ce désastre le vice-roi Samano, qui occupait *Bogota* se retira précipitamment le lendemain, laissant dans la ville *six millions en or*, et tout son matériel de guerre.

Le 10 avril, à cinq heures du soir, Bolivar fit à Bogota une entrée triomphale, au milieu des acclamations populaires, et du délire enthousiaste des habitants.



Mais si le libérateur savait vaincre, il savait aussi profiter de la victoire. C'est précisément ce qui fit toujours sa force et la persistance de ses succès. Aussi loin de se laisser éblouir par les adulations dont il était l'objet, Bolivar utilisa cet enthousiasme.

De nouvelles troupes furent organisées; il les plaça sous le commandement de chefs expérimentés qui devaient poursuivre et attaquer les Royalistes dans certaines contrées qu'ils possédaient encore sur le sol Grenadien.

Quant à lui, il s'occupa de donner au pays qu'il venait de délivrer, des institutions libérales, fit opérer différentes réformes dans l'ordre financier, administratif et judiciaire. Enfin une Assemblée nationale le proclama *Libérateur de la Nouvelle-Grenade*.

Et à ce propos qu'on nous permette de dire ici combien était vaste le génie de l'homme extraordinaire dont nous essayons de retracer l'existence.

Ceux qui prendraient Bolivar pour un simple chef de partisans, un meneur de soldatesque, un conquérant fatal, sans conscience de sa mission moralisatrice, se tromperaient étrangement, car il sut résister à tous les excès et demeurer, dans les entraînements et les agitations de sa vie, le serviteur d'une idée noble et généreuse.

Peu de jours après la proclamation de son triom-



phe à Bogota, Bolivar, ayant appris que les troupes laissées par lui au Vénézuéla venaient de subir de sérieuses défaites, qui mettaient en péril la liberté, revint à la Guayana, et, bien qu'attristé par les manœuvres de certains ambitieux qui tramèrent un complot indigne, Bolivar pardonna à tous les conjurés sans leur adresser le moindre reproche, ni se venger d'aucune sorte.



## VII



EN décembre 1819, le libérateur demanda au Congrès la réunion des provinces du Vénézuéla et de la Nouvelle-Grenade en une seule République, sous le nom de Colombie.

Bolivar, en choisissant cette dénomination, voulut sans doute revendiquer les droits du grand navigateur qui dota le monde d'un nouveau continent.

C'est là une pensée dont la postérité doit reconnaître la justice et l'esprit d'équité; car, s'il l'avait voulu, son nom, au lieu de celui de Christophe Colomb, aurait été donné à ces immenses contrées.

Éprouvant le besoin de reconquérir le terrain perdu, le général organisa divers corps d'armée, et ce fut après dix-huit mois d'héroïques efforts, où l'ennemi souvent vainqueur luttait avec acharnement, qu'il put le contraindre à livrer une bataille décisive,



au lieu mémorable de *Carabobo*, qui devait marquer le terme de la domination espagnole au Vénézuéla. Les Royalistes, de beaucoup supérieurs en nombre, furent vaincus par Bolivar, le 24 juin 1821.

Ce triomphe, cher à la cause républicaine, mit à la discrétion du libérateur le général espagnol qui occupait Caracas; mais eu égard à ses mérites personnels et à sa valeur militaire, une capitulation honorable lui fut accordée.

Bolivar profita de son court passage dans la capitale du Vénézuéla pour lancer plusieurs décrets politiques concernant la nouvelle organisation de ses armées; puis il revint à València, le 1<sup>er</sup> août, avec le dessein de se diriger vers Bogota, en s'arrêtant à Maracaïbo.

Le Congrès de Colombie, alors installé dans la ville de *Rosario de Cucula*, en apprenant la victoire insigne de *Carabobo*, fit une manifestation grandiose en l'honneur du libérateur et de ses troupes. Mais Bolivar offrit, pour la troisième fois, sa démission de l'autorité discrétionnelle. Le Congrès la refusa à l'unanimité, et le supplia de rester encore à la tête des affaires publiques.



## VIII



ous sommes au mois de septembre 1821.

Après avoir restauré pour toujours l'indépendance du Vénézuéla, et de la Nouvelle-Grenade, Bolivar conçut le projet colossal d'étendre les limites de son œuvre libératrice.

Il fallait un aliment nouveau à l'ardent patriotisme du grand capitaine. La délivrance de l'Amérique méridionale était devenue son objectif; et, pour lui, concevoir c'était exécuter.

Avec des troupes réduites d'un tiers par les privations et décimées par la fièvre, il partit et arriva cependant bientôt sur les hauteurs de *Bombona*, où l'ennemi, prévenu de son passage, l'attendait en masse.



Le choc fut rude, et les Républicains perdirent un très grand nombre d'hommes. Mais, enlevés par le prestige de leur général, ils parvinrent, après une lutte acharnée, à prendre les positions des Espagnols, et à les faire battre en retraite.

Ceux-ci, dans leur déroute, laissèrent au pouvoir du vainqueur toute leur artillerie, et beaucoup de prisonniers.

En même temps, le général Sucre, un des plus habiles lieutenants de Bolivar, occupait *Quito*, après avoir taillé en pièces à *Pichincha* un autre corps d'armée espagnol.

A la suite de ces victoires successives, le libérateur offrit une capitulation aux chefs Royalistes vaincus, qui partirent pour l'étranger, le laissant maître de l'immense territoire qui forme aujourd'hui la République de l'Équateur.

Bolivar incorpora ces provinces à la Colombie, et dicta de concert des mesures administratives et militaires pour la défense du pays.

En même temps, l'illustre capitaine préparait sa campagne du *Pérou*. A peine en marche pour ce dernier pays, il apprit que les troupes républicaines, sous le commandement du général Florès, venaient d'être complètement battues par des conspirateurs de la province de Pasto. Il partit aussitôt avec une



petite colonne et d'abondantes munitions, et, ayant atteint les insurgés, Bolivar les chargea avec une telle impétuosité, que presque tous restèrent sur le champ de bataille ; puis il pacifia en peu de jours le reste de la contrée.

C'est de Guayaquil que le libérateur se dirigea sur le Pérou, le 7 août 1823.

A son arrivée l'indépendance de ce pays était bien compromise.

Le Pérou était occupé par une armée de 24,000 hommes, la plus aguerrie que l'Espagne avait pu mettre sur pied en Amérique.

Investi par le Congrès et par le peuple de la suprême autorité militaire, Bolivar commença d'abord par étouffer les divisions qui existaient entre les Péruviens. Ceux qui ne voulurent pas se rendre à son influence officieuse et pacifique durent subir la supériorité redoutable du grand citoyen à qui la nation venait de confier ses destinées.

Dans ces circonstances critiques, Bolivar fut atteint d'une fièvre pernicieuse qui faillit l'emporter ; mais, aussitôt guéri, il continua avec son activité vertigineuse la réorganisation de l'armée péruvienne, que de blâmables jalousies, et des rivalités de caserne avaient affaibli au point de détruire toute discipline.

Sur ces entrefaites, au milieu de difficultés toujours



grandissantes à cause de la mollesse et des divisions des Péruviens, la garnison du fort de *Callao* se souleva.

A cette nouvelle, le découragement envahit la presque totalité de la noblesse péruvienne, qui abandonna la cause nationale.

Mais Bolivar était là, et seul il parvint à sauver l'indépendance du pays, si sérieusement compromise.

Il concentra et organisa à la hâte quelques bataillons, puis se mit en marche le 6 août 1824, et rencontra, dans les environs de *Junin*, le général Cantérac à la tête de 9,000 hommes aguerris. Bolivar, avec cette confiance inébranlable dans le succès, se décida aussitôt à le combattre.

Tout d'abord, une charge à l'arme blanche fut si violente et si bien dirigée, que le général espagnol dut ordonner la retraite qui se changea bientôt en une véritable déroute.

Mais, après cette nouvelle victoire, l'armée des Patriotes était encore inférieure en nombre aux troupes espagnoles. Cette situation fâcheuse décida Bolivar à confier le commandement de ses soldats au général Sucre, pendant qu'il s'occupait lui-même de l'organisation immédiate d'un autre corps d'armée et des mesures indispensables pour l'expédition des affaires



de l'Etat, car, ne l'oublions pas, le libérateur était toujours, et tout à la fois, homme de guerre sans pareil, administrateur hors ligne, et législateur de génie.

Le vice-roi Laserna ayant appris l'insuccès de *Junin*, ordonna sur le champ la concentration de son armée. Il se mit lui-même à la tête de dix mille hommes et marcha sur les Républicains, qui ne comptaient, eux, que six mille soldats. Mais c'étaient les vainqueurs de *Pégonés*, d'*Araure*, de *Pantano de Vargas*, de *Boyaca*, de *Pichincha*, de *Carabobo*, de *Bombona* et de *Junin* !

Le 9 décembre 1824, l'indépendance du continent américain était assurée par un nouveau triomphe : Sucre, avec ses glorieux vétérans, remporta une victoire célèbre à *Ayacucho*.

La bataille commença à dix heures du matin.

Au moment où l'aile gauche des Patriotes pliait sous les forces ennemies, Sucre ordonna une charge à la baïonnette sur le centre, et rompit, par cette attaque soudaine, les bataillons espagnols.

Ce fut en vain que l'adversaire fit donner sa réserve : la victoire appartenait aux Républicains.

Le Vice-Roi, 16 généraux, 16 colonels, 68 commandants, 484 officiers et le reste de l'armée, furent faits prisonniers.



La prédiction de Casacoima était accomplie (1).

Après ce triomphe définitif, le Congrès péruvien, réuni en février 1825, donna à Bolivar le titre de *Père de la Patrie*, et à Sucre celui de grand maréchal d'*Ayacucho*.

En outre, il décréta et tint à la disposition du libérateur six millions pour lui et six millions pour son armée.

Inutile de dire que l'homme providentiel refusa ces deux offres, trouvant dans la gratitude de ses concitoyens l'unique récompense qu'il lui fût permis d'accepter.

Bolivar se consacra ensuite à l'organisation politique du Pérou, et créa dans le haut Pérou une République qui porte son nom : la *Bolivie*.

Ce fut à Sucre, le grand maréchal d'*Ayacucho*, à qui

(1) C'était en 1817, Bolivar qui se trouvait en Guyane, dans les environs de Casacoima, ayant eu l'imprudence de s'éloigner des avant-postes, accompagné seulement de quelques officiers de son Etat-Major, faillit être fait prisonnier.

Pour ne pas tomber entre les mains des ennemis, ils furent contraints de passer la nuit dans un marais avec de l'eau jusqu'à la ceinture.

Le lendemain, étant parvenus à dépister les Espagnols, ils purent regagner le camp avec des précautions infinies.

Là, Bolivar à peine échappé de ce grand danger, exposa à ses compagnons d'armes avec une netteté d'esprit surprenante, un vaste plan de campagne.

« Après avoir rétabli la République au Vénézuéla leur disait-



le libérateur confia le gouvernement de ce nouveau pays.

Après avoir exercé quelque temps encore la dictature, Bolivar revint en Colombie, où l'ingratitude de quelques uns de ses concitoyens commençait déjà à sourdre et à se manifester lâchement. Ce fut là le chagrin des derniers jours du grand capitaine.

Accablé par des souffrances physiques, son esprit s'affaiblit peu à peu, et Bolivar pauvre, presque misérable, mourut dans la villa de San Pedro Alejandrino le 17 décembre 1830.

Sa mort mit en présence tous les ambitieux et fut le signal de toutes les compétitions. Ce n'est qu'après de longues années de luttes et de déchirements que les pays délivrés par lui du joug espagnol ont pu se reconstituer sur des bases solides.

*il, nous irons en Nouvelle Grenade où l'ennemi possède une grande armée qui sera détruite par nos braves soldats. Nous ferons ensuite proclamer l'indépendance de l'Equateur. Plus tard, ce sera le tour du Pérou où nous rencontrerons la plus forte armée royaliste ; mais elle sera vaincue, et dès lors le pouvoir Espagnol aura disparu en Amérique ! »*

Les officiers supérieurs qui assistaient à cette confidence, furent désespérés en croyant que le libérateur, impressionné par les dangers de la veille, était en proie à une exaltation anormale. Longtemps ils gardèrent le secret de leurs douloureuses appréhensions. Mais l'histoire de cette guerre de quatorze ans prouva que bien loin d'être illuminé, Bolivar avait simplement lu dans l'avenir.



En 1844, les cendres de Bolivar furent transportées à Caracas.

Toutes les Nationalités américaines, et plusieurs Puissances d'Europe prirent part à l'apothéose du grand libérateur.

Enfin, en 1883, la postérité reconnaissante célébra son premier centenaire.

C'est à l'illustre général Guzman Blanco, président des États-Unis de Vénézuéla, qu'on doit l'initiative d'une si éclatante manifestation de gratitude et d'admiration envers le héros qui en fut l'objet.



## IX



ous venons de terminer l'exposé rapide de l'existence si mouvementée de l'homme de génie qui accomplit l'œuvre colossale que l'on sait.

D'autres sans doute, après nous, compléteront, par de patientes recherches, ce que notre ouvrage sur le grand citoyen peut avoir d'insuffisant et de trop sommaire. Mais nous conserverons le légitime orgueil d'avoir été les premiers en France qui aurons essayé de retracer la vie du libérateur de tant de peuples, du législateur fécond, de l'homme de guerre exceptionnel qui fut Simon Bolivar.

A notre temps enfiévré les hommes et les choses passent et disparaissent avec une effrayante rapidité dans le gouffre béant de l'oubli. Mais les grands souvenirs demeurent. C'est à ce titre que celui-ci restera debout.



Nous avons tenté d'apporter à cet édifice de gloire notre humble pierre d'historiographe ; puisse-t-elle contribuer à la vulgarisation d'une renommée si grande et si pure, celle de Bolivar, dont le génie est comparable à celui de Napoléon !

FIN



Pour payer un tribut de reconnaissance, nous tenons à déclarer ici que tous les documents utiles à cet ouvrage ont été mis à notre disposition par M. Espinosa, consul général du Vénézuéla, et cela avec la plus irréprochable courtoisie.

J.-P. C.







